

◆ **CHIH Rachida, *Le Soufisme au quotidien. Confréries d'Égypte au XX^e siècle***, Paris, Actes Sud, 2000, 259 p.

Ce livre est la version remaniée d'une thèse de doctorat en Etudes arabes et islamiques. L'auteur y étudie le soufisme contemporain en Égypte, certes moins médiatisé que « l'islamisme radical », mais selon elle bien plus prégnant dans l'ensemble de la société. Comme M. Chodkiewicz le remarque dans sa préface, « le certificat de décès du soufisme suscita naguère quelques nécrologies prématurées » (p. 9), et les formes traditionnelles de sociabilité religieuses, notamment sous la forme des *uruq*, qui continuent



aujourd'hui en Égypte de répondre aux aspirations spirituelles et sociales d'un très grand nombre, sont ici étudiées, à travers l'exemple de la Khalwatiyya.

La confrérie Khalwatiyya est introduite en Égypte à partir du XV^e siècle et s'étend à l'ensemble du pays à partir du XVIII^e siècle, en particulier en Haute Égypte, grâce aux liens entre cette région et les élites religieuses d'el-Azhar. Les fondateurs des

trois branches de cette confrérie sont eux-mêmes issus de cette université.

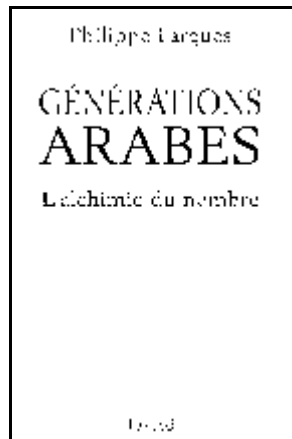
Rachida Chih est historienne et elle a travaillé principalement à partir d'une importante documentation écrite (écrits savants et littérature destinée aux disciples de base), tout en s'appuyant sur des données récoltées lors d'enquêtes auprès des cheikhs soufis de la confrérie Khalwatiyya, et de leurs adeptes en Haute Égypte.

Afin d'interroger le rôle et la place de cette *tariqa* dans la société égyptienne du XX^e siècle l'auteur a choisi d'analyser la nature du lien qui unit le disciple à son maître, ainsi que les représentations véhiculées par le soufisme. Ceci donne lieu à des descriptions fines et précises des cérémonies d'initiation, du déroulement des rituels collectifs de la confrérie, *dhikr* ou *mawlid*, qui prennent en compte tant les aspects doctrinaux que pratiques, ainsi que de la manière dont se passent les arbitrages et médiations du cheikh.

On y trouve également des développements fort intéressants quant aux relations dynamiques et anciennes entre soufisme et réformismes. Cet ouvrage s'inscrit dans la lignée de travaux monographiques récents consacrés à la vie religieuse en Égypte et qui contribuent à accroître notre savoir sur des phénomènes qui imprègnent la vie d'un grand nombre d'Égyptiens

◆ **FARGUES Philippe, *Génération arabes. L'alchimie du nombre***, Fayard, Paris, 2000, 349 p.

Ouvrage salutaire et éclairant sur les liens entre démographie et politique, s'appliquant au monde arabe. Salutaire, parce qu'il s'emploie avec succès à démontrer les mythes démographiques qui alimentent les « phobies » occidentales. Ainsi de la prétendue prolificité arabe, s'appuyant sur les tendances démographiques du XX^e siècle et sur le décalage du monde arabe dans la transition démographique, qui ne résiste pas à l'analyse historique sur la longue durée, ni aux évolutions les plus récentes avec des effets de rattrapage pour le moins spectaculaires. Parmi d'autres, le cas du Maghreb est



particulièrement analysé sur ce point, parce qu'édifiant sur la brutalité du renversement des tendances démographiques en matière de natalité, et sur la complexité des processus à l'œuvre. Alors que dans les trois pays les facteurs de la fécondité semblent devoir jouer de manière très différente, le résultat final est à peu près similaire, l'Algérie rattrapant les deux autres pays après une décennie supplémentaire de la famille nombreuse, bien que de fortes particularités

subsistent, notamment sur le statut personnel et le travail des femmes. Il apparaît en contrepoint que les politiques volontaristes des Etats, à travers le planning familial par exemple, ne sont pas un facteur déterminant de ce renversement démographique. Autre avatar du mythe, la corrélation entre religion (l'islam) et natalité est mise à mal par les contre-exemples algérien et iranien, où l'islamisme politique s'accompagne d'un décroît de la natalité.

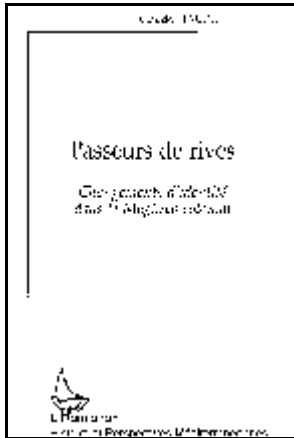
Pour essayer de mieux comprendre cette dynamique (régressive) de la natalité, l'auteur s'attache à aller regarder de plus près dans la machinerie, soit la famille, dont le particularisme serait le marqueur le plus sûr de la culture arabe. Sous le référent toujours omniprésent, de profonds bouleversements interviennent, touchant au mariage, à la polygamie, au divorce, à la dot, à l'endogamie, au célibat, marquant la fin de la famille patriarcale, ... structurellement nombreuse.

Si la fécondité a rapport au pouvoir dans la famille, elle est aussi une arme politique dans les conflits internationaux. Ainsi dans le conflit israélo-palestinien, dont la dimension démographique est omniprésente. Démographie israélienne, où la fécondité extrêmement contrastée des communautés à l'arrivée se trouve assez vite lissée (vers le bas) par le temps, mais où le radicalisme religieux est aujourd'hui moteur de stratégies de peuplement par la natalité, le vivier migratoire s'épuisant. En vis-à-vis « l'exception démographique » palestinienne, avec le record planétaire de la bande de Gaza en matière de fécondité, peut être liée aux termes du conflit, mais aussi aux caractéristiques de l'état de belligérance.

◆ **LIAUZU Claude, *Passeurs de rives : changements d'identité dans le Maghreb colonial***.- Paris : L'Harmattan, 2000, 158 p. (Histoire et Perspectives méditerranéennes).

Par cette étude sur « le caractère dynamique des constructions et des variations identitaires » dans les sociétés dominées de Méditerranée occidentale, l'historien des mouvements sociaux à l'époque coloniale prolonge ici des travaux entrepris depuis plus d'une dizaine d'années, et ayant trait aux représentations de l'islam en Occident (1989), à *l'Histoire des migrations en Méditerranée occidentale* (1996) ou, plus récemment, à *La société française face au racisme* (1999).

L'approche de Claude Liauzu renoue avec une littérature biographique (historique et romanesque), en prêtant attention



aux expériences vécues par les individus et à la créativité dont ils savent faire preuve lorsqu'ils rompent, par un engagement personnel, avec une conception essentialiste de l'appartenance confessionnelle ou nationale. La réflexion de l'auteur porte donc en premier lieu sur la catégorie du « passeur », défini comme étant celui qui « change volontairement d'identité, partiellement ou totalement, ou qui transforme, transgresse, l'identité à laquelle il a été assigné en fonction de son origine ».

À partir de cette acception large, ce livre offre l'occasion d'un fructueux état des lieux historiographique, pointant les lacunes et les oublis des études coloniales et post-coloniales. Il s'organise autour de figures, illustres ou anonymes, qui, ensemble, constituent autant de groupes d'hommes et de femmes ayant participé à l'acceptation progressive d'une pluralité culturelle, à la fluidité des appartenances, par leur lutte contre l'intolérance, l'uniformité, la soumission : « épouses et compagnes » (telle Aurélie Picard épouse Tidjani) ou les itinéraires des épouses de couples mixtes ; « chrétiens et musulmans convertis » (Christian Cherfils ou le peintre Abdelkrim Jossot, ou apostats (Aïcha, odalisque du harem du bey de Constantine) ; « passeurs de nationalités, passeurs d'utopie » (Elie Cohen Hadria ou Ali Jrad). L'auteur suit également les parcours plus politiques de Maghrébins qui ont choisi de devenir Français, ou qui ont préféré une patrie internationaliste, puis les passages vers l'Algérie algérienne d'intellectuels, de chrétiens et de communistes d'origine européenne. En rassemblant ces destins hors du commun, divers et le plus souvent tragiques, l'auteur s'interroge sur le sens à donner aux « franchissements de frontières », ainsi que sur leurs rôles (d'interprètes ou de traducteurs). Il constate tout d'abord l'impossibilité de l'ambivalence, à l'époque coloniale : « Pire, dit-il, au plus fort de la guerre d'Algérie, ce sont les passeurs eux-mêmes qui se condamnent en se considérant comme des anomalies de l'histoire ». Outre la distinction fondamentale qu'il introduit entre « passeurs » volontaires et « métis » involontaires, son livre débouche sur le débat contemporain de savoir à quelles conditions on peut accepter (ou non) une pluralité, dans un cadre national de transitions sociale, culturelle et institutionnelle.

◆ **TILLON, Germaine *Il était une fois l'ethnographie***, le Seuil, Paris, 2000, 293 p.

Cet ouvrage est un remarquable voyage dans l'Aurès des années 1930, à travers les yeux d'une jeune femme élève de Mauss, fréquentant les bancs de la Sorbonne et du Collège de France. Germaine Tillon y retrace son parcours individuel dans sa dimension affective et scientifique, avec humour et précision à la fois. Le lecteur arpente avec plaisir et curiosité les chemins escarpés du paysage aurésien ainsi que les détours savants empruntés par l'auteur pour rapprocher ou comparer les mythes et pratiques des Chaouiâs, peuple berbère, à un univers plus familial.



Ce livre est d'autant plus formidable qu'il a été rédigé à partir de notes prises sur le vif entre 1934 et 1940 dans le massif de l'Aurès, et de la mémoire de l'auteur, car tous ses écrits ultérieurs, ainsi que ses deux thèses de doctorat disparurent dans le camp de concentration de Ravensbrück où elle était internée.

L'ouvrage s'ouvre sur une présentation de l'Algérie des années 1930, avec un regard parfois amusé sur son administration coloniale et ses hiérarchies. La position d'extériorité de Germaine Tillon, ni indigène, ni colon, lui permet un contact plus immédiat, tant avec les Français que les Algériens, Arabes et Berbères.

Les conversations entretenues avec ses hôtes sont autant de points d'entrée pour appréhender la société *chaouiâ*, et tout ce qui touche aux conceptions religieuses et aux pratiques sociales donne lieu à des chapitres édifiants. Sont évidemment abordées des questions portant sur l'alliance et la filiation, plus généralement sur la généalogie, véritable colonne vertébrale de la société et raison même de la transmission symbolique. Mais on a également le loisir de comprendre les réalités géographiques et économiques de la région, les aspects commerciaux et politiques, ainsi que la manière dont s'opère la transmission des terres et du pouvoir.

On trouve un chapitre admirable sur le temps et les jeux, dans lequel l'auteur déchiffre les entrelacements entre les différents calendriers utilisés.

Il ne s'agit pourtant pas d'une monographie d'ethnographie classique, car si les thèmes traités y ressemblent fortement, la liberté du ton employé et la légèreté de la plume (qui n'enlèvent rien, bien au contraire, à la profondeur de la réflexion) s'en éloignent radicalement. Ce livre est à la fois une histoire et un ouvrage de référence (par sa bibliographie étayée) et le tout se lit comme un roman.